

9 mai 2009, à bord d'un avion : 3 Mois au Burkina

Deux jours d'errance hébétée dans les rues de Ouagadougou. Et puis cette soirée magique dans le village poussiéreux de Boromo. Voilà ce qu'il m'a fallu pour devenir Africain.

J'avais rejoint cette bourgade pour visiter l'ONG La Voûte Nubienne que l'on m'avait recommandée et dans laquelle je me voyais bien bosser un moment. L'association faisait la promotion d'habitats tout en banco et disposait d'un petit bar, un simple kiosque posé sur un chemin de latérite à la terrasse duquel j'avais rencontré Abraham, un sympathique rasta d'une quarantaine d'années. Nous avons discuté en sirotant quelques Brakinas, la bière burkinabè, avant de rejoindre le comptoir où se tenaient quatre ou cinq maçons, perchés sur des tabourets, leurs mains encore pleines de terre accrochées à des pastis. Je me mis à échanger avec eux, en profitant pour goûter à la version contrefaite de l'alcool de mon pays. « Échanger » en Afrique, c'est discuter, ils aiment beaucoup cette expression, et j'avoue que depuis... moi aussi. Je me sentais heureux et le temps commençait à disparaître. Quelques heures plus tard, il n'existait plus.

Par chance, une fête traditionnelle était organisée ce soir-là dans une case voisine. L'endroit était circulaire, et vide. Des griots sont arrivés avec leurs instruments.

Un après-midi de juin 2010 à Porto-Novo : Le lion et le rat

Il faut autant qu'on peut, obliger tout le monde ;
On a souvent besoin d'un plus pourri que soi.
Le dicton est connu, tant les exemples abondent,
Mais pour vous l'illustrer cette fable est mon choix.

Un beau jour un vieux rat tout à fait répugnant
De sous terre émergea dans les pattes d'un lion.
Pour ce geste peu courtois et surtout imprudent
Il supplia le Roi d'accorder son pardon.

« Un être si infâme implorer ma pitié ?
Aujourd'hui le salut, demain mon amitié ?
— Pourquoi me manger cru quand je peux récolter
Pour vous et votre dame des mets plus raffinés ? »

Le rat parla ensuite d'une viande mythique,
De saveur sans égale où qu'on aille en Afrique.
Le lion pris de fringale était fort à l'écoute,
Mais fut alors bien vite proie d'un terrible doute.

Ses royales oreilles avaient un jour perçu
Qu'une hyène très vieille et par tous méprisée
Détenait une recette entièrement de son cru
Digne des grandes fêtes ou des plus beaux banquets.

28 octobre 2011 : Corto, Zorba et Moi

Je me réveille en costard, une clope au bec et avec une énorme gueule de bois. Il est 7h du matin et c'est le jour de mon débarquement.

J'ai passé deux mois sur ce voilier mais je n'ai que 20 minutes pour le quitter. Il me semble avoir entendu hier soir une tentative d'explication de ce départ matinal, mais j'étais déjà beaucoup trop ivre pour en avoir un quelconque souvenir aujourd'hui. Toujours est-il que le temps presse : heureusement qu'en prévision de la soirée de départ j'avais préparé mes affaires, car mes mouvements sont rendus lourds et hésitants par un terrible mal de crâne. Je me saisis de mon sac, salue vaguement mon coloc' endormi et titube dans la coursive pour rejoindre le pont. Pas d'adieux émouvants, je franchis la coupée et me retrouve sur le quai.

Je suis à La Valette, la capitale maltaise, et le jour tarde à se lever sur le port encore endormi. J'ai quelques heures à tuer et décide donc de faire quelques pas dans la brume pour y dénicher un bar. L'air frais me fait du bien, je me mets à fredonner un air d'Astor Piazzola et pousse la porte d'un rade aux vitres ternies.

Je demande au vieux loup de mer derrière le comptoir de me servir une pression et part m'asseoir en face d'une petite table ronde. Il fait assez sombre, les volutes de fumée dansent au-dessus de marins fatigués, et il règne

dans la pièce une odeur lourde. La porte s'ouvre et deux types assez grands s'engouffrent à l'intérieur. Le premier a la soixantaine et doit faire plus d'1m90. Au-dessus de ses pommettes saillantes luisent deux yeux ronds et noirs, comme deux charbons qui n'attendent qu'un souffle pour s'embraser à nouveau. Son visage couvert de sillages profonds est cerclé de cheveux gris et frisés. À ses côtés marche un homme portant un costume de marin et un anneau à l'oreille gauche. C'est lui qui se dirige vers moi, il soulève sa casquette d'un doigt et laisse apparaître deux yeux d'un vert mystérieux avant de me demander :

« Veuillez nous excuser, mais nous sommes fourbus et apparemment voici les deux dernières chaises... serait-il possible... ? »

Je lui souris et lui fais signe de s'asseoir.

« D'ailleurs, peut-être pourrez-vous nous aider, nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord sur une question décisive... » Le marin à l'oreille percée jette un regard plein de malice à son compagnon avant de poursuivre : « ce diable d'homme maintient que ne pas coucher avec une femme qui vous invite à partager son lit est un grand péché, et même le seul que Dieu ne pardonne pas... »

— Oh, je vois, dis-je avec un sourire, c'est effectivement une question sensible, et si je comprends l'argument, je n'en pense pas moins que l'homme a son mot à dire...

— Corto, maudit bavard, coupa l'autre, je meurs de faim, de soif, bref je meurs tout court et toi tu ne penses qu'à discuter ! Le diable t'emporte, j'ai besoin de jeter du charbon dans la machine ! »

Devant la supplique de son ami, Corto se retourne et demande au cafetier d'amener du halva, des olives et un pichet de vin. À peine ces derniers sont-ils posés sur la table que le vieux se jette dessus. À chaque voyage de ses mains vers sa bouche, on peut voir son regard changer, gagner en intensité, jusqu'à lancer des flammes. Après

quelques secondes et une fois cette étonnante métamorphose achevée, il reprend :

« La gent femelle est faible, et si une femme couche toute seule, c'est de notre faute à nous, les hommes ! On aura tous des comptes à rendre le jour du jugement dernier, mais sur ce point là Dieu m'est témoin que je n'aurai rien à me reprocher ! »

Non seulement son visage est métamorphosé, mais sa voix aussi a gagné en puissance, les mots courent hors de sa bouche et bondissent avec aisance dans l'atmosphère embuée du café.

« Haw haw haw, rit le dénommé Corto, Zorba vieux filou, si tu as besoin d'un autre témoin n'hésite pas à m'appeler à la barre, tu peux compter sur moi !

— Je te le répète, la gent femelle est faible, et c'est à nous les hommes de lui venir en aide, de l'aimer, de lui apporter ce dont elle a besoin pour s'épanouir ! Refuser d'aimer une femme, c'est comme refuser d'arroser une fleur précieuse ! Tu n'es pas d'accord gamin ? (il tourna ses yeux étincelants vers moi)

— Je ne sais pas, j'ai envie de l'être, mais il me semble que la vie est trop courte pour avoir le temps d'aimer toutes ces femmes, répondis-je prudemment...

— Pas possible, toi aussi tu es comme Corto, tu fais partie de ces gens qui réfléchissent trop ! Une femme il faut l'aimer sinon elle est malheureuse, point. Quel que soit son âge, de la jeune pucelle à la vieille bique, elle n'attend que ça ! »

En l'écoutant parler, je regardais Corto en me demandant où je l'avais déjà vu, tant son visage me semblait familier. Depuis leur entrée dans ce café sombre et comme assoupi dans la torpeur maltaise, je m'étais senti en compagnie de vieux amis. Allumant une cigarette, l'homme à l'oreille percée répondit d'une voix vaguement mélancolique :

« Oui, mais ta chance c'est de ne pas pouvoir comprendre ce que c'est que le romantisme... »

Août 2014 : La route celtique

Cet été, je suis parti avec ma douce en villégiature. Nous avons choisi comme théâtre de notre escapade la région bretonne et ses charmes mystérieux. Fidèle à mes habitudes, j'avais attendu la dernière minute (au sens propre) pour faire mon sac. Je m'étais cependant cette fois-ci surpassé puisque je n'avais pris ni caleçons, ni tongs, ni vêtement de pluie. En gros, quelques t-shirts cohabitaient avec une brosse à dents. C'est donc avec le cœur aussi léger que mon équipage que je prenais l'avion pour la ville de Brest.

Après un vol sans encombres, nous récupérons à l'aéroport notre rutilante Chevrolet Spark avant de prendre la route de Saint-Pol de Léon. Nous arrivons dans la matinée et sous la pluie dans cette ville de la côte Nord ; nous garons la voiture et décidons d'enchaîner directement avec une petite sieste sur le parking en attendant que le temps s'améliore. Au réveil, comme prévu, le crachin a disparu, et nous pouvons sortir de notre bolide pour faire un tour et surtout trouver un endroit pour nous sustenter. Nous arrivons devant la Crêperie Corto, un nom qui évidemment me tape dans l'œil et nous invite à prendre place.

Dans l'après-midi, nous passons par Roscoff avant de prendre la route de Meneham. Je suis médusé d'y découvrir une plage qui me rappelle les célèbres photos

des Seychelles, et pendant que Bibiche se pose sur le sable je pars faire le zouave entre les énormes blocs de granit. Le soleil est de la partie, la mer superbe et l'endroit merveilleux. Non seulement le décor est magnifique, mais surtout il est à 1000 lieues de l'image que je me faisais de la Bretagne. Notre première journée se passe donc très agréablement, et c'est le cœur en fête que nous mettons le cap sur notre gîte pour y jouir d'un repos bien mérité.

Le lendemain, c'est le 15 août. Nous nous promenons à nouveau dans la région avant de rentrer dans notre nid d'amour. Le soir, Bibiche se met sur son 31, plus belle que jamais avec un serre-tête trônant au-dessus de son visage de princesse tel un diadème, et prête à être éblouie par une soirée magique ponctuée par un splendide feu d'artifice. Nous partons ensuite pour Lesneven, que nous avions préalablement identifié comme le lieu idéal pour apprécier les festivités. Personnellement, j'étais assez sceptique quant à la probabilité d'y trouver une ambiance survoltée, et je ne m'étais pas privé de railler l'excitation dont ma moitié faisait preuve. Nous trouvons rapidement une place pour nous garer, et sortons en quête d'un restaurant.

Après que nous avons erré le long d'une dizaine de rues désertes, tournant en rond dans ce village fantôme, son enthousiasme était douché et mon habituel esprit taquin avait choisi de la mettre en sourdine. Mes doutes étaient confirmés, mais un peu trop à mon goût : non seulement il n'y avait aucune fête, mais il n'y avait tout simplement pas âme qui vivait, pas le moindre commerce ouvert. Finalement, au bout du rouleau, Bibiche décida de retirer son beau serre-tête. Je compris que l'heure était grave et arrêtai son geste. Non, nous n'abandonnerions pas. Non, nous n'irions pas au kebab croisé quelques centaines de mètres plus loin. Non, nous ne terminerions pas piteusement assis dans notre carrosse, à croquer dans

nos sandwiches la mort dans l'âme et en écoutant Chérie FM. Le Karma allait nous sauver, je le savais, ce n'était qu'une question de minutes. Après encore quelques nouvelles rues sans croiser personne, nous tombons finalement sur un repaire d'alcooliques. Je passe la tête par la porte et demande au tavernier s'il pense que trouver un restaurant ouvert est dans le domaine du possible. Il nous indique une crêperie de l'autre côté du village qui serait susceptible de nous accueillir : l'espoir pouvait renaître.

Nous parvenons à trouver ce lieu miraculeux, les sourires réapparaissent et nous terminons notre soirée de fête sans feu d'artifice mais avec des ventres pleins.

Après quelques jours, nous prenons la route des Abers pour rallier Brest. Là aussi, le paysage est de toute beauté, ce qui a tendance à me rendre légèrement euphorique. Je me mets à ponctuer de « Yiha ! » chaque virage impromptu, ce qui semble un peu inquiéter ma compagne. Nous faisons nos emplettes dans un Intermarché bucolique (j'en avais notamment assez de laver mon unique caleçon tous les soirs) avant de pique-niquer au bord de l'eau.

Le lendemain, nous continuons notre découverte de la côte bretonne avec la magnifique presqu'île de Crozon. Le vent qui souffle et projette les vagues furieuses sur les falaises donne à l'endroit le côté sauvage de l'île noire de Tintin. La puissance de la mer et l'impression de bout du monde me transportent de bonheur, j'ai envie de me transformer en un Corto Maltese dirigeant son bateau à travers la tempête, ou en écrivain exilé dans une cabane dominant ce paysage grandiose afin de trouver sérénité et inspiration.

Nous passons une nuit non loin de la plage de Sainte-Anne-la-Palud où je pars faire un footing au petit matin, avant que nous nous mettions en route pour la côte sud.

11 juin 2014 : Entre la mer et le ciel

Après 25 minutes de moto, nous arrivons à la calanque de Sormiou. Emporté par le poids du sac à dos, je suis à deux doigts de tomber en descendant du bolide. Quelques secondes plus tard, nous sommes au bord de la mer, je laisse glisser mon fardeau au sol et laisse Fabouz en sortir le contenu. Une fois le kayak gonflé, nous commençons à glisser sur la mer calme et magnifique, cap sur la pointe de Morgiou.

Nous longeons la côte blanche et rocheuse sur laquelle sont allongées des silhouettes s'offrant au soleil, nous croisons quelques baigneurs et nous pénétrons plus avant dans le royaume de Poséidon, sur un tapis de reflets bleus et dorés.

Le monde terrestre est rapidement loin derrière nous, il perd sa consistance et ne devient plus qu'un décor impalpable. Au fur et à mesure de cette balade entre ciel et mer, la beauté de ce qui nous entoure se met à souligner l'existence des deux mondes dans lesquels nous vivons. D'un côté le monde capitaliste, moderne, la ville ; de l'autre la sérénité, la beauté, la nature. À ce moment-là, avec l'ami qui navigue avec moi, je sens que nous avons franchi la frontière, et que nous sommes déjà très loin de notre foyer. Lorsque j'ai la chance de vivre ainsi de délicieux moments dans des paysages splendides, il me semble souvent qu'une partie du bonheur que je ressens